

LE JOURNAL D'ALBERT (MORCEAUX CHOISIS)

PARTIE I : L'ARRESTATION

J'étais à la maison, je jouais avec mes sœurs quand un son assourdissant a retenti dans la rue. Ce son était tellement fort qu'il a fait trembler la maison. Mes sœurs me regardent et elles se précipitent vers la fenêtre, apeurées. Leurs regards si inquiets me donnèrent l'envie d'aller voir ce qu'il se passait dehors. Je me précipite devant la fenêtre et je découvre un véritable champ de bataille. Une vingtaine de camions garés violemment sur la place. Une centaine de soldats était là. C'est à ce moment précis que je compris très vite que l'armée allemande était là.

Je commence à paniquer et à m'agiter. J'essaie de garder mon calme devant mes sœurs pour ne pas les affoler mais mes pensées sont directement dirigées vers Marcel.

L'avaient-ils attrapé? Était-il encore vivant?

Je me précipite vers le téléphone et commence à composer le numéro de téléphone de l'opérateur pour le joindre. Je m'arrête soudainement, quelqu'un vient de toquer à la porte.

Je dis à mes sœurs d'aller se cacher dans le placard et de compter jusqu'à cent.

Je me dirige vers la porte, je l'ouvre, et je vois 5 soldats allemands face à moi. Je comprends très vite que c'est la fin pour moi. Ils avaient tout découvert, les ponts, les rails, les troupes attaquées...

Je mets mes mains derrière mon dos et je me laisse faire.

Je savais que tout acte de résistance à mon arrestation allait être une peine de plus pour moi.

Mais ma priorité pour l'instant était de savoir où était Marcel. Les Allemands nous avaient rassemblés dans la salle philharmonique

d'Angoulême. On était plus de 500 au moins, je ne sais pas, on était tellement serré, je l'ai cherché pendant des heures à crier son prénom dans cette salle qui résonnait. Mais pas de nouvelles. Je

l'imagine déjà mort fusillé ou étranglé. Plus les minutes passent, plus les images dans ma tête

défilent et plus cela devient horrible. Quand tout d'un coup, j'entends une voix qui me dit que

Marcel s'est enfui. Il a réussi à échapper aux

Allemands. Il s'est caché et ne subira pas le même sort que moi. Après quelques jours passés dans cette salle les portes s'ouvrent, un officier allemand nous ordonne de nous lever et de le suivre. Alors nous nous exécutons.

PARTIE 2 : LA DÉPORTATION

Nous marchons pendant quelques minutes depuis la maison d'arrêt où j'étais depuis plusieurs semaines. Nous arrivons à la gare d'Angoulême. Nous sommes le 29 juin et je me trouve dans un train parfaitement normal. Un train qui me semble être un train de voyageurs. Je suis accompagné des autorités allemandes. Je vous reparlerai quand je serai arrivé.

à bientôt j'espère.

Et bien me revoilà , nous sommes le 8 juillet et nous montons dans un wagon mais un wagon spécial. Nous sommes actuellement à Compiègne il me semble, je connais la ville et je n'entends que ce mot dans la bouche des autorités. Je crois que c'est un wagon à bestiaux, le sol est recouvert de paille, nous étions plus de cent dans ce wagon.

En entrant dans le train je n'ai aucune idée de ce qui va se passer, de ce qui va m'arriver, du temps que je vais passer dans ce train, du temps qu'il me reste à vivre . Tout ce que je sais c'est que je suis là dans ce train, à attendre. En face de moi un homme d'une cinquantaine d'années est en train de pleurer comme s'il savait ce qu'il allait lui arriver. Les heures passent, je vais le voir et

je lui demande ce qui ne va pas et il m'explique le fonctionnement des camps. D'abord il me dit qu'il n'est pas apte à travailler et donc que, arrivé là-bas il sera mis dans les camps de l'extermination directement. Ce qu'il me dit ne sont que des rumeurs qu'il aurait entendues, donc je garde espoir et j'espère ressortir un jour de tout ce cauchemar. Il a peur et il pense que c'est la fin pour lui, donc je lui dis de garder la tête haute et je lui rappelle que tout ce qu'il entend ne sont que des rumeurs et qu'il faut montrer à ces sales Boches qu'ils ne sont pas supérieurs à nous mais que nous sommes supérieurs à eux car nous avons un cœur. Nous ne sommes que des animaux pour eux, mais nous sommes plus que soudés et c'est pour cela que je fais ce que je

fais. Mes actes ont eu effectivement des répercussions pour mes camarades comme le fait que notre groupe de résistance est beaucoup plus recherché par les forces de l'ordre mais cela n'empêche pas que nous avons réussi à tuer des Allemands et nous avons réussi à faire dérailler des trains de marchandises, ce qui veut dire que ces trains ne sont jamais arrivés à destination. Le voyage continue. Les jours passent et déjà des morts dans le train. J'ai faim, j'ai soif. Mes journées sont mélancoliques et ennuyeuses, je vous reparle si quelque chose se passe dans ce qui me semble être un enfer.

Ce qui me sert de plume vous retrouvera bientôt je l'espère.

J'entends des voix dehors, il me semble que ce sont des voix allemandes je vous reparle très bientôt je l'espère.

PARTIE 3: L'ARRIVÉE DANS LES CAMPS DE CONCENTRATION

Nous sommes le 16 juillet 1944. Je sors du train. Ce long voyage m'a épuisé, l'air libre m'avait manqué. Mais l'atmosphère est lourde, les pleurs, la peur, l'incompréhension sont présents. Les S.S. nous frappent, nous poussent violemment. François tombe, il s'écorche. Nous sommes sales, nous avançons, rassemblés tel un troupeau d'animaux. Le mouvement finit par ralentir, j'aperçois de nouveaux S.S. Ils séparent la foule en deux groupes. Je tourne la tête, le visage de François se

décompose. J'essaie de le rassurer mais en vain, moi-même je n'y crois pas. Je lui dis que je ne l'abandonnerai pas, qu'il ne nous arrivera rien.

C'est à nous. François passe devant. Le S.S. le jauge, puis, il lâche quelques mots en allemand qu'aucun de nous deux ne comprend. Mais le S.S. le pousse dans une direction et François s'éloigne. C'est à mon tour, le S.S. ne met pas longtemps avant de m'envoyer dans la direction opposée. C'est à cet instant là que je me rends compte que je ne reverrai peut-être jamais

François. Je suis déchiré, je l'ai trahi, je n'ai pas tenu ma promesse. Le regret, la tristesse et le désespoir m'envahissent. Je continue mon chemin, la tête baissée. Les jours passent et je m'affaiblis. Je me sens humilié, je suis maintenant chauve, j'ai un

uniforme de prisonnier et je suis tatoué d'un numéro. Ils nous ont classés, comme de pauvres dossiers. Je m'appelle maintenant R-16440.

Je travaille chaque jour dans une usine de production de matériel de guerre : I.G Farben. J'ai l'impression de trahir mon peuple en produisant du matériel de guerre qui va permettre de tuer mes compatriotes. Mais je n'ai pas le choix si je veux vivre. Nous sommes sous-nourris, blessés physiquement et psychologiquement. Seul l'espoir me permet de tenir debout, l'espoir d'un jour meilleur. Je repense à ma famille, à François qui est dans l'autre partie du camp. Nous entendons des rumeurs de cet autre côté. Ce serait un camp d'extermination. J'imagine le pire pour François. Nous avons entendu parler de fours crématoires,

de chambres à gaz. Cela me terrorise. Si je ne suis plus apte au travail je subirai ces horreurs, et François les a déjà sûrement subies. Les mois passent. Je deviens un zombie. Mon corps est décharné. La souffrance me fait perdre la tête. Il y a des moments où je ne suis plus lucide et j'ai envie de mettre fin à mes jours. Mais je repense à mes sœurs Liliane et Alice, Lily a juste 6 ans. Je repense à mes parents Robert et Bernadette, c'est eux qui m'ont inculqué les valeurs que j'ai aujourd'hui. Et je repense à François, un simple innocent. Dans ces moments, j'ai envie de me battre, de rester en vie pour que, le jour venu, je puisse tuer ces sales Boches, qui ont détruit tant de familles, tant de vies, tout cela pour rien.

Un jour, l'espoir revient. Les S.S. s'affolent, je ne comprends pas ce qu'ils disent, mais ils sont paniqués. Puis, ils rassemblent tous les prisonniers, et font le tri. Je revois alors le jour de mon arrivée, la séparation avec François.

Mais cette fois-ci, c'est moi qui vais du côté des plus faibles.

Les S.S. partent, avec seulement les prisonniers les plus robustes. Et nous, nous restons là, impuissants. Ils nous laissent, livrés à nous même. Dans l'état où nous sommes, nous sommes incapables de nous trouver de la nourriture. Puis, les Soviétiques arrivent. Ils découvrent l'horreur des camps. Je suis tout d'abord apeuré, puis soulagé, ils sont là pour nous sauver. Ils nous font enterrer les corps restants pour éviter la

propagation d'épidémies. Mais ce n'est rien après tout ce que nous avons vécu. Ils nous donnent un peu de nourriture, des vêtements, notre liberté en réalité. Puis, je rentre en train. Je retrouve mes petites sœurs et mes parents. Les retrouvailles se font dans la joie et les pleurs. Ils croyaient que j'étais mort.

Quelques jours plus tard, je commence à me remettre. François m'avait donné son adresse. Je décide donc d'y aller, afin de trouver une trace de ses proches, afin de ne pas l'oublier. La porte n'est pas fermée à clé. Je rentre. Sur le fauteuil, il y a François. Il me raconte tout. La chambre à gaz qui n'a pas fonctionné, sa fuite, la course poursuite avec les S.S., puis son retour dans le pays. Il m'avoue s'être senti lâche de partir en me

laissant. Mais je ne peux pas lui en vouloir. Je le prends dans mes bras. Je rigole et je pleure à la fois. Je le considère, maintenant, un peu comme mon deuxième père.

J'apprends plus tard que le groupe parti avec les S.S. Le jour de la libération du camp, ils ont effectué une marche de la mort, et comme indique le nom de cette marche, beaucoup sont morts.

Depuis, je continue à résister contre ces atrocités, et je continuerai jusqu'à ce que plus personne ne subisse la violence des nazis. Suite à ça, je suis plus proche de ma famille qu'avant, je prends soin d'elle. Je suis également encore en contact avec François. Ces épreuves nous ont rapprochés plus que jamais.